

1967

Famine au Biafra

Photo Don McCullin - Contact Press Images



Don McCullin. Il avait pris cette photo pour « briser le cœur des gens qui vivent bien tranquilles ».

Don McCullin, c'est d'abord un regard bleu perçant qui ne vous lâche plus dès que vous avez passé la porte de son cottage. Et puis, une voix rugueuse et douloureuse qui vous triture méchamment l'âme. A 63 ans, l'un des plus fameux photographes de guerre du siècle vit retiré au fin fond du Somerset anglais, loin des folies humaines qui ont dévoré vingt années de sa vie :

– *J'essaie de vivre plus près de moi-même, dit-il, au milieu des fantômes qui hantent ma maison, comme celui de ce petit Biafrais.*

L'homme est descendu dans la fosse aux lions plus d'une fois. Fils des faubourgs londoniens, il est propulsé dans le métier parce qu'un gang de son quartier a abattu un policier. Photographe amateur, il possède un cliché d'une bande de voyous rivale posant dans une maison en ruines. Coup de foudre de *The Observer*, au moment où le Royaume-Uni découvre la « délinquance urbaine ».

– *Tous les gosses de ma génération sont des produits de Hitler, explique Don McCullin. Nous avons grandi au milieu des bombardements et la violence était notre univers.*

Michael, son frère cadet, s'engagera dans la Légion étrangère. Quant à lui, il sera photographe de guerre :

– *Je voulais l'aventure, je voulais être capable de défier la peur.*

Intégrant le prestigieux *Sunday Times Magazine*, il se taille une réputation de casse-cou invétéré, traquant la photo au milieu des obus et des tirs de roquettes : guerre de Chypre (World Press 1964), Congo, guerre des Six-Jours, Ouganda, Pakistan et puis, la guerre du Vietnam, bien sûr, où il s'expose plus que de raison. En pleine offensive du Têt, alors que les hommes « tombent comme des mouches », il ne lâche pas sa cellule indépendante pour mesurer la lumière : « *Je ne veux pas*

courir le risque d'être tué, et, en plus, de me tromper d'exposition », écrit-il dans un livre autobiographique, intitulé *Unreasonable Behaviour*. Aujourd'hui, il dit qu'il y avait quelque chose de suicidaire dans cette passion effrénée pour les lignes de front :

– *Je vivais shooté à l'adrénaline, prenant un réel plaisir dans ces situations extrêmes. Jusqu'au Biafra, où j'ai compris que j'avais mieux à faire que des images hollywoodiennes de la guerre.*

Juin 1967. La province orientale du Nigeria fait sécession sous la houlette du lieutenant-colonel Odumegwu Ojukwu, qui proclame la République du Biafra avec 14 millions d'Ibos. Depuis son indépendance, le Nigeria est la proie de conflits ethniques qui opposent les musulmans, majoritaires, aux Ibos, menacés de génocide. Appuyées par la Grande-Bretagne, les troupes fédérales envahissent le Biafra que soutient la France. A Londres, la rédaction du *Sunday Times Magazine* est divisée, à l'image de l'opinion anglaise. Don McCullin, lui, penche pour le Biafra :

– *Je me suis toujours senti, dans mes tripes, en union avec les victimes. Et pour moi, les victimes, c'étaient les Biafrais.*

La guerre du Biafra a provoqué l'une des plus dramatiques famines du XX^e siècle

Il part, donc, rejoindre la petite armée lors d'une incursion en territoire nigérian. Avec lui, son « ami et concurrent » Gilles Caron, de l'agence Gamma. De ce premier voyage, il rapporte « *une grande trouille et une douloureuse déception : les bons n'étaient pas aussi bons que je le pensais ; le chef que nous suivions a fait exécuter tous les prisonniers de guerre* ». Il repart en 1969, alors que la situation au Biafra est catastrophique. Pour venir à bout des séparatistes, le gouvernement nigérian a mis en place un blocus alimentaire qui aboutit à l'une des plus dramatiques famines du XX^e siècle. Deux millions de Biafrais, dont une majorité d'enfants, meurent de faim dans des camps de réfugiés. Terrassé par une crise de paludisme, Don McCullin trouve refuge dans une mission catholique, où une école primaire a été transformée en un hôpital précaire par la Croix-Rouge internationale. Pour le photographe, le « choc de sa vie » : 800 enfants, orphelins de guerre, faméliques, ventres ballonnés par la famine, rampant ou

tenant à grand-peine sur leurs membres décharnés, attendent une mort inéluctable. Réfugié derrière son appareil, le photographe sent alors un regard qui le fixe avec insistance : c'est un enfant squelettique de 9 ans, albinos – « *disgrâce absolue en terre africaine* » – qui sert contre lui une boîte de corned-beef vide.

– *C'était une vision insoutenable, à hurler de rage. J'ai fait la photo pour briser le cœur de tous les gens qui vivent bien tranquilles.*

Le cliché du petit albinos provoque un émoi international qui précipite la fin du drame. A Paris, il bouleverse un certain Bernard Kouchner, qui créera bientôt Médecins sans frontières, en imposant un nouveau concept : l'ingérence humanitaire.

« *Cette photo, note le père des « french doctors », marque le début d'une connivence, celle de l'information et de la médecine sans laquelle toute action humanitaire est condamnée à l'échec.* »

Quant à Don McCullin, il n'est définitivement plus le même : pour la première fois de sa vie, il se met à coller des affiches dans Londres – un poster de sa photo, avec cette légende : « *Le gouvernement britannique soutient cette guerre. Vous pouvez l'arrêter.* »

– *Je suis devenu un homme engagé, raconte-t-il. Après le Biafra, la seule chose qui me motivait pour partir, c'était de montrer l'injustice et la souffrance.*

Cambodge, Pakistan, Liban, El Salvador, malgré les blessures et les menaces de mort, il continue de courir les guerres en essayant de photographier « *avec le regard de ce petit Biafrais qui interroge la conscience humaine sur sa barbarie* ». Formidables clichés qui « *vous arrachent de votre fauteuil* » (John Le Carré), telle cette Libanaise, hurlant de détresse, après avoir découvert que toute sa famille a péri ensevelie sous un bombardement.

Ce sera la dernière photo de guerre de Don McCullin. En 1986, il quitte le *Sunday Times* après son rachat par Rupert Murdoch : « *Je ne veux pas travailler dans un journal qui ressemble à un catalogue de vente par correspondance* », explique-t-il dans une interview incendiaire. Et d'ajouter aujourd'hui :

– *J'étais épuisé par toutes les horreurs que j'avais photographiées. Las de me dire : ce n'est pas moi qui ai tué cet homme, ce n'est pas moi qui ai laissé cet enfant mourir de faim ; ce n'est pas ma faute si Gilles Caron et tous les autres sont morts, et pas moi...*

Pour se « purifier », Don McCullin s'est mis à photographier les paysages du Somerset.

– *Et même là, murmure-t-il, on me dit qu'ils ressemblent à des champs de bataille...* ■

MARIE-MONIQUE ROBIN/CAPA

La semaine prochaine : la chaise électrique.